

Recherches sociographiques



Gérard BOUCHARD et Michel LACOMBE, *Dialogue sur les pays neufs*

Marcel Fournier

Volume 42, Number 1, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057418ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057418ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fournier, M. (2001). Review of [Gérard BOUCHARD et Michel LACOMBE, *Dialogue sur les pays neufs*]. *Recherches sociographiques*, 42(1), 117–120.
<https://doi.org/10.7202/057418ar>

historique canadienne a été, pour les francophones, déplaisante à plusieurs égards et, en tout cas, moins avantageuse et plus coûteuse qu'elle ne l'a été pour les anglophones. Malgré tout, il faut bien voir que ces derniers ont très souvent dû accepter de revoir ou réviser leurs projets à cause des francophones ou en fonction de leur présence dans le paysage politique canadien. En d'autres termes, il existe chez les Canadiens anglais un fond de bonne volonté qui ne demande qu'à être exploité. Pour Meisel, le Canada reste fondamentalement un lieu de compromis, de dialogue et d'aménagement heureux des tensions, soit un espace politique où le changement et l'amélioration des choses sont possibles.

Au fond, Rocher et Meisel incarnent, dans leur position respective, les discordances de vues et de perspectives qui n'ont jamais cessé de se manifester à propos de l'expérience historique canadienne, discordances qui sont probablement, si l'on accepte le point de vue d'un Jacques Godbout par exemple, le fondement même de ce qu'est le Canada, fondement en deçà ou au-delà duquel le pays n'existe plus. Rocher et Meisel participeraient donc des logiques historiques et mémorielles sur lesquelles ils avaient précisément pour mandat de réfléchir. C'est dire la prégnance de ces logiques dans l'actualité du pays.

Au total, cet ouvrage de l'IRPP est une contribution fort intéressante – brillante par l'idée qui la sous-tend – au débat portant sur l'« unité canadienne » à une époque où l'on s'interroge sur les possibilités de rénover le grand récit collectif du Canada – ou celui du Québec, ou celui du Canada-Québec – dans la perspective de rouvrir l'avenir pour le bénéfice des descendants. Ce livre, magistralement écrit, vivant et accessible à un vaste public, pourra servir à animer de nombreux débats en classe et dans l'espace public en général. Que l'on ne se fasse toutefois pas d'illusion : bien avant d'ébranler les convictions mémorielles des uns et des autres, l'ouvrage servira à confirmer les opinions de tout un chacun sur ce qu'a été le Canada, sur ce qu'il continue d'être, sur ce qu'il ne pourra jamais être ou sur ce qu'il sera toujours... inévitablement.

Jocelyn LÉTOURNEAU

Département d'histoire et CÉLAT,
Université Laval.

Gérard BOUCHARD et Michel LACOMBE, *Dialogue sur les pays neufs*, Montréal, Boréal, 1999, 224 p.

Un autre livre sur le nationalisme ? Par le biais d'un *Dialogue* – il s'agit en fait d'une entrevue – avec le journaliste Michel Lacombe, l'historien Gérard Bouchard se lance à nouveau dans le débat politique mais il ajoute à l'étude historique du Québec une dimension comparative avec ce qu'il appelle les pays « neufs » en particulier les États-Unis, le Mexique, l'Australie et l'Afrique du Sud.

Le premier travail de Bouchard consiste à déconstruire, sur un mode polémique, les représentations stéréotypées, voire fausses que la société québécoise se serait données d'elle-même. Que le Canadien français ait été un habitant casanier, prisonnier de ses racines, exceptionnellement religieux, tout cela n'est, à son avis, que de l'« affabulation identitaire ». À qui la faute ? Non pas au peuple, mais à nos élites, répond sans hésitation Gérard Bouchard, qui emprunte à Fernand Dumont la distinction entre la culture première et la culture seconde mais en réduisant l'une à la culture populaire et l'autre, à la culture savante (ou d'élite).

Qu'il y ait différenciation entre ces deux mondes, cela n'a rien d'« original ». Bouchard le reconnaît lui-même. Mais il y a problème, de son point de vue, lorsque se manifeste « une fermeture entre ces deux cultures » et que cette différenciation est vécue comme une « sorte de trahison » dans l'esprit des élites. C'est sa thèse centrale : les élites auraient trahi le peuple, alors même qu'elles avaient le sentiment d'avoir été trahies par le peuple. Et alors même que la classe populaire lorgnait du côté de l'Amérique, nos élites voulaient demeurer fidèles à la France (conservatrice).

Est-ce si évident ? Le type d'économie et de société qui s'est affirmé aux États-Unis a, dès le début du XX^e siècle, exercé un très grand attrait auprès de l'élite montréalaise, qu'elle soit anglophone ou francophone, comme en témoigne l'architecture de l'époque.

La formule de l'entretien qu'a choisie Gérard Bouchard à des fins de vulgarisation est périlleuse puisqu'elle ne permet pas d'étoffer une argumentation et d'apporter toutes les données nécessaires à la défense d'une thèse. L'analyse qu'il nous présente prend rapidement l'allure d'une dénonciation : c'est une charge contre nos élites, dont le tort aurait été d'imiter une culture française (mourante). La dépendance et le mimétisme auraient conduit à la stérilisation de la culture savante : « Un siècle d'appauvrissement culturel », tel est l'un des sous-titres du chapitre consacré aux années 1840-1940. L'exemple que donne Bouchard est celui de la littérature : il n'y aurait pas vraiment eu de très grands romanciers avant 1940 chez les Canadiens français parce qu'on aurait suivi à la lettre la consigne de l'abbé H.-R. Casgrain, qui recommandait de décrire le Canadien français « non tel qu'il est mais tel qu'on voudrait qu'il soit ». Les élites de la culture savante n'auraient donc pas su « nommer le pays ». Même le *Menaud*, maître draveur de M^{re} Félix-Antoine Savard, avec son personnage principal peu vraisemblable, apparaît, aux yeux de Bouchard, « suspect » : « Il n'y a rien de plus faux que la société rurale dépeinte par M^{re} Savard. » La vision que véhicule cette littérature serait celle d'une élite conservatrice et paternaliste.

Curieuse conception de la littérature ! La (vraie) littérature est le miroir ou le reflet de la réalité, ou plus précisément, elle a pour condition la « réconciliation des cultures savante et populaire ». Chez les collectivités jeunes, le réalisme dans l'art et la littérature apparaît même, aux yeux de Bouchard, comme « le premier signe de l'affranchissement, du décrochage métropolitain ; c'est le premier signe de [...] réconciliation avec soi-même, avec sa réalité ». De *La Scouine* aux *Belles-sœurs* en passant par *Trente arpents*, *Bonheur d'occasion* et *Au pied de la pente douce* : voilà le chemin de la réconciliation qui conduirait à la naissance d'une vraie littérature québécoise. De la poésie de Paul Morin, d'Émile Nelligan ou d'Alain Grandbois, il

n'est guère question. En arts visuels, l'œuvre du peintre Adrien Hébert retient l'attention de Bouchard. Voilà, s'exclame-t-il, une œuvre proche du *vécu* dans laquelle « les gens pouvaient se reconnaître directement, sans avoir besoin de faire de détours, sans traduction ». C'est là une conception fort étroite des arts et de la littérature qui, sur le plan politique, correspond tantôt au réalisme socialiste tantôt au populisme. Bouchard penche plutôt pour le populisme, mais sans oser l'avouer : l'« authenticité », le « vrai », le véritable se trouvent du côté du peuple, du côté des petites gens. En d'autres mots, la vraie source de l'art, c'est la « Petite vie ».

Qu'il s'agisse d'art, de langue, de culture populaire ou d'affirmation de soi, un mot revient souvent dans la bouche de Bouchard : c'est celui d'« authenticité ». L'authenticité, c'est d'abord la culture populaire. Dans la mythologie populaire, nul n'est plus « vrai » ou authentique que le *cow-boy* aux États-Unis, le *bushman* en Australie et le *gaucho* en Argentine. Et au Québec ? Il y aurait bien, reconnaît Bouchard, le *colon* – un personnage complexe, libre, un peu ensauvagé –, mais l'image qu'on nous en a donnée est malheureusement aseptisée, émasculée : on en a fait un croisé de la langue et de la religion. Quant au personnage légendaire du *coureur des bois*, il est tout simplement ignoré.

L'authenticité, c'est aussi et surtout l'affirmation de soi et la reconnaissance de sa spécificité. En d'autres mots, est authentique tout ce qui est « typiquement québécois ». On n'est pas très loin du discours nationaliste traditionnel. Bouchard rejette certes les « fausses identités », les « fausses différences », mais lorsqu'il cherche à dégager la spécificité de la société québécoise avant 1950, il reprend à son compte la représentation du Canadien français comme un colonisé avec son sentiment de précarité, d'humiliation, d'infériorité et d'échec et avec son grand pessimisme.

Nous n'en sommes peut-être plus là, mais les traits culturels propres à la société québécoise (francophone) qu'identifie Bouchard demeurent pour la plupart négatifs : blocage mémoriel (en repoussant l'affiliation amérindienne), fragilité culturelle, honte de sa langue, attitude de dépendance et de mimétisme (face à la France), absence de véritable légendaire du pionnier. Les deux seuls traits positifs qui émergent du *Dialogue* sont l'explosion de l'imaginaire collectif avec la multiplication des festivals et des carnivals et l'ouverture à l'américanité au sens continental. Le premier trait est plutôt caricatural, et le second, imprécis. Sur l'identité américaine du Québec, Bouchard est fort discret, tout au plus reprend-il l'idée que le Québec a évolué du statut de culture française à celui d'une francophonie nord-américaine. C'est vague à souhait. Visiblement fasciné par l'américanité, Bouchard ne conçoit pas que l'américanisation, par le truchement de la culture populaire et de la culture de masse, puisse représenter une menace pour la culture au Québec.

Gérard Bouchard rebrasse tout un ensemble de notions que les sciences humaines ont élaborées pour parler du destin des peuples : nation, ethnicité, culture, imaginaire collectif. L'enjeu du *Dialogue* est de passer d'un nationalisme ethnique à un nationalisme civique mais en n'éliminant pas pour autant un élément fondamental de l'ethnie, à savoir la langue. Oui à l'ethnicité, mais non à l'ethnisme. Le Québécois, c'est le Québécois francophone, mais c'est aussi, corrige immédiatement Bouchard, l'habitant d'un « pays neuf » dont la langue officielle et la langue de communication sont le français. Certes reconnaissance du Québec

comme une société pluriethnique, mais aussi défense du statut majoritaire du Franco-Québécois.

Gérard Bouchard critique sévèrement le modèle d'intégration à la française qu'on dit « républicain » et qui laisse peu de place à l'affirmation d'identités ethniques ou régionales, mais le modèle qu'il propose n'est guère différent et exige autoritarisme et intervention de l'État : le vrai citoyen québécois est celui qui a la capacité de parler le français, celui qui maîtrise suffisamment cette langue pour participer à « la vie de la nation ». Bouchard veut bien s'accommoder de la pluralité ethnique, mais pourvu que soit préservée l'unité de la société et consolidée sa cohésion sociale : il faut donc une langue, un certain nombre de repères communs, un idéal social. Ceux qui s'excluent de la vie francophone québécoise sont les seuls responsables de leur exclusion : ils deviendront des « Québécois marginaux ». Bouchard s'étonne qu'on puisse encore se dire Juif *et* Québécois. « Tous les habitants du Québec sont des Québécois », rétorque-t-il en regrettant la « confusion qui règne encore ». Il faut plutôt regretter que Bouchard ne tienne pas compte de la complexité des relations entre groupes sociaux : on peut bien être en même temps citoyen d'un pays et autre chose.

L'idée que Bouchard se fait d'un Québec idéal est celle d'une société à la fois fortement unie (consensus, cohésion collective) et un peu diversifiée (pluriethnicité). Il est même question de l'idéal d'une nation québécoise comme francophonie pluriethnique. On aura compris que l'horizon que dessine Bouchard pour le Québec est celui de l'indépendance. La solution au problème identitaire est politique : la seule et unique condition de l'élaboration d'une « véritable identité nationale » et d'une « véritable culture nationale » est la constitution d'un État souverain. C'est là, de son point de vue, une « utopie nécessaire ».

Toute utopie ouvre sur des possibles. Pourquoi serait-elle nécessaire ? Qui dit nécessaire dit aussi inéluctable, voire obligatoire, obligé. En d'autres mots, nous n'aurions pas d'autre choix. Peut-être... mais le rôle de l'historien est-il de nous dire ce qui doit advenir ? Lorsqu'on lie étroitement Histoire et Nation, la tentation est grande – et Bouchard n'y échappe pas – de ne donner à l'histoire d'une collectivité qu'un seul sens.

Marcel FOURNIER

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*

Louis BALTHAZAR et Alfred O. HERO Jr., *Le Québec dans l'espace américain*, Montréal, Québec / Amérique, 2000, 374 p.

Cet ouvrage est avant tout le fruit de vingt-cinq années de collaboration et d'amitié entre deux politologues qui se sont intéressés aux relations entre le Québec